

Jean-Pierre Lebrun

# La condition humaine n'est pas sans conditions

ENTRETIENS AVEC VINCENT FLAMAND

---

DENOËL

Extrait de la publication

# La condition humaine n'est pas sans conditions

## DU MÊME AUTEUR

*Il donc. Conversations avec Jean Oury* (avec Pierre Babin),  
coll. 10/18, 1978; réédité aux éditions Matrice, 1998.

*Monique*, éd. Jacques Antoine, coll. Le Vice Impuni, Bruxelles,  
1987; réédité sous le titre *Rien n'est plus secret qu'une existence  
féminine*, Érès, 2001.

*De la maladie médicale*, éd. De Boeck université, 1993.

*Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique  
du social*, Érès, 1997; nouvelle édition poche, Érès, 2009.

*Les Désarrois nouveaux du sujet* (dir.), Érès, 2001.

*L'Homme sans gravité, entretiens avec Charles Melman*,  
Denoël, 2002; Folio 2005.

*Avons-nous encore besoin d'un tiers?*  
(avec Élisabeth Volckrick), Érès, 2005.

*Que serait un travail social qui ne serait ni théologique,  
ni politique?* (avec Pascale Belot-Fourcade, Jacqueline Bonneau,  
Charles Melman et Bernard Vandermersch), éd. de l'Association  
lacanienne internationale, 2006.

*L'Avenir de la haine*, opusculé publié par la communauté  
française de Belgique, 2006. Éditions Fabert, 2011.  
Disponible sur le site [www.yapaka.be](http://www.yapaka.be)

*La Perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*,  
Denoël, 2007.

*Ce qui est opérant dans la cure* (avec Lina Balestrière,  
Jacqueline Godfrind et Pierre Malengreau),  
Érès, 2008. Prix Œdipe 2008.

*Des lois pour être humain (entretiens avec André Wenin)*,  
Humus-entretiens, Érès, 2008.

*Clinique de l'institution.*

*Ce que peut la psychanalyse pour la vie collective*, Érès, 2009.

*Y a-t-il encore un directeur dans l'institution?* (dir.),  
Presses de l'EHESP, 2009.



Jean-Pierre Lebrun

La condition  
humaine n'est pas  
sans conditions

*Entretiens avec Vincent Flamand*

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction  
de Renaud de Rochebrune

© *Éditions Denoël, 2010.*

Extrait de la publication

*Pour Augustin, Alma, Jeanne, Léna et...  
la demoiselle en attente.*





Si le monde présent est dévoyé, la cause est en  
vous-même, il faut chercher en vous.

DANTE ALIGHIERI,  
*La Divine Comédie,*  
Purgatoire, XVI, 82-83



## Avant-propos

Qu'est-ce qu'être humain au XXI<sup>e</sup> siècle ? Sommes-nous plus ou moins libres qu'hier ? Dans un monde qui ne se fonde plus spontanément sur la religion et des idéaux ou des valeurs qui font consensus, comment vivre ensemble ? Dans une société en mouvement perpétuel, que veut dire éduquer ? Quels sont les invariants à la condition humaine ? Autant d'interrogations qui, loin de n'être que le territoire de jeu de quelques intellectuels, nous concernent tous dans notre vie quotidienne et nous interpellent en permanence, nous obligeant à prendre parti, fût-ce à notre corps défendant.

Depuis la parution, en 1997, de *Un monde sans limite*, livre dont on a dit qu'il tentait de nouer Arendt et Lacan, Jean-Pierre Lebrun tente de comprendre ces bouleversements dans lesquels nous sommes entrés, de jeter des ponts entre les différentes disciplines pour appréhender la nouveauté de notre situation. Psychiatre de formation, et psychanalyste au quotidien, il ne veut pourtant pas considérer le divan comme une histoire privée, le priver de l'Histoire, rester à l'abri d'un savoir ou d'une discipline. Adeptes du débat d'idées, dialoguant constamment avec d'autres — sociologues, linguistes, travailleurs sociaux, artistes —, il construit, de livres en conférences, et même

sur des estrades théâtrales<sup>1</sup>, une pensée qui, sans être nostalgique, refuse de sacrifier la rigueur analytique aux fausses évidences, de marcher au pas de l'air du temps. Il n'hésite pas à prendre à rebrousse-poil les célébrations néolibérales d'une liberté enfin totale. Bref, il ne craint pas d'exaspérer.

Sous couvert d'un droit à tous les plaisirs, vivons-nous dans une société infantilisante qui rêve de se débarrasser du sexuel ? Qui prétend aimer les femmes sans aimer le féminin et idolâtre le « maternement » ? Souffrons-nous, non pas d'une absence mais d'un trop-plein de repères, impossibles à évaluer et comparer entre eux ? Sommes-nous en train de créer une forme inédite d'oppression, un totalitarisme *light* voulu par tous au nom d'un naturalisme éclairé ? Autant de questions irritantes et délicates présentes déjà dans les différents livres de Jean-Pierre Lebrun, mais débattues avec force lors de ces entretiens. Si, comme il l'affirme souvent, parler n'est pas que communiquer, donner une information limpide assimilable sans malentendus, il ne faut pas voir dans les pages qui suivent un traité prétendant à l'exhaustivité, l'énoncé d'un savoir sans ombres, un long fleuve tranquille. Il serait préférable d'entrer dans ces réflexions comme on part pour un périple où rien n'est écrit à l'avance, où l'imprévu, la rencontre et les difficultés qui surgissent imposent leur rythme propre. Où, parfois, il peut être nécessaire de repasser par le même point, de se répéter brièvement, pour ensuite mieux avancer, explorer un nouveau territoire.

1. Jean-Pierre Lebrun a participé avec le philosophe Dany-Robert Dufour et une meute de chiens accompagnés de leurs maîtres, tous non comédiens, à une expérience théâtrale, BLEIB, mise en scène par Michel Schweizer, directeur de la compagnie La coma. Ce spectacle s'est joué près de cinquante fois en France et en Europe, de 2006 à 2009. Il s'agissait d'interroger le « dressage » humain et le formatage dans notre société postmoderne.

Les questions qui sont ici abordées — et qui se ramassent bien dans le titre de l'ouvrage, *La condition humaine n'est pas sans condition* — et les commentaires qui les accompagnent ne conduiront pas le lecteur à rencontrer une quelconque vérité définitive. C'est d'ailleurs peut-être une des erreurs de la vulgate de notre temps que de croire que l'humain peut vivre dans une transparence totale, être parfaitement au clair avec lui-même, les autres, le langage qui le sculpte et les récits qui le mettent au monde. Qu'il peut, dans une totale maîtrise, être jalousement autonome, accoucher de lui-même sans autrui, sans terreau, sans loi. Comme s'il lui était possible de refuser le désir en héritage. D'être *causa sui*.

J'ai découvert récemment le travail de Jean-Pierre Lebrun en lisant son ouvrage paru en 2007 et intitulé *La Perversion ordinaire*. Rapidement, j'ai été frappé par l'ambition du projet et la clarté du propos. Responsable d'un centre de conférences, j'ai invité l'auteur à venir développer les idées majeures de son livre, ce qui n'a fait que confirmer mon impression première : loin de se perdre dans un jargon réservé à un petit groupe d'initiés, le propos de Jean-Pierre Lebrun, incarné dans la clinique quotidienne, se veut opératoire et audible par tous, cherchant à comprendre en quoi les bouleversements actuels modifient ou non la subjectivité et l'être au monde de tout un chacun. C'est d'ailleurs ce désir d'une parole accessible au plus grand nombre qui donna ensuite le coup d'envoi d'un ensemble de discussions, menées pendant l'année 2009, dont ce livre est le fruit. Jean-Pierre Lebrun a pensé que je pouvais, en tant que philosophe de formation, être un bon interlocuteur pour l'accompagner dans sa tentative de dire ou de redire, dans un langage peut-être moins technique, plus ancré dans l'expérience vive, les analyses qui sont les siennes. Régulièrement, je me suis donc rendu chez lui à Namur pour, mi-candidate, mi-critique, faire part au psychanalyste de mes interro-

gations, mes réflexions, mes incompréhensions face à ses écrits et prises de position. Armé de questions mais sans plan prédéfini, j'ai laissé au dialogue le soin de dégager un fil rouge, entre auteurs de références, travaux en cours et expériences personnelles. Nous n'avons rien censuré, confiant au petit dictaphone dont Jean-Pierre Lebrun ne se sépare jamais ou presque la tâche de garder la trace de ces échanges dont ne furent pas absents l'humour, l'enthousiasme, la fatigue et les tâtonnements inévitables. Retranscrits tels quels dans un premier temps, ces propos furent ensuite retravaillés et peaufinés. Nous avons tenté néanmoins de garder le dynamisme du dialogue qui les a vus naître, avec ses avancées, ses surplaces, ses passages plus légers, sans doute essentiels pour faire surgir ce qui tente ici de se dire.

C'est le résultat de cette aventure que nous soumettons aujourd'hui au lecteur comme une invitation à continuer lui-même le travail, convaincus que, de nos jours peut-être plus que jamais, dans une société où tant de marchands de sable ou d'illusions voudraient endormir toute forme d'esprit critique, il est urgent d'avoir une pensée en éveil, de vivre les yeux grands ouverts.

VINCENT FLAMAND

PREMIER ENTRETIEN

*Le trajet de l'humanisation*





VINCENT FLAMAND : *Le désir est en crise, dites-vous. Une hypothèse ou une certitude ?*

JEAN-PIERRE LEBRUN : Comme vous le savez certainement, le désir se définit dans le dictionnaire Le Robert comme la «tendance qui porte à vouloir obtenir un objet connu ou imaginé» et aussi comme «tendance consciente aux plaisirs sexuels». Le mot «désir» est issu de *désirer*, c'en est, comme disent les linguistes, le déverbal. Et le verbe «désirer» «vient du latin *desiderare* qui signifiait littéralement “cesser de contempler l'étoile” ; d'où le sens moral “constater l'absence de” avec une connotation de regret. Ce n'est que plus tard dans l'évolution de la langue», nous dit le précieux dictionnaire historique de la langue française d'Alain Rey, «que l'idée première de regretter l'absence s'est effacée derrière l'idée positive et prospective de “chercher à obtenir, souhaiter”. Ce sens s'est alors spécialisé pour désigner l'appétence sexuelle». Comme vous le savez aussi, pour désigner ladite appétence, le terme *désir* est réservé à l'être humain ; il ne s'emploie pas pour le règne animal. Par ailleurs, la signification du mot «désir» a fini par désigner l'essence même de ce qui fait l'humain, à savoir ce qui l'anime dans la tentative de réduire la tension issue du manque, manque

qu'il est la seule espèce à pouvoir appréhender psychiquement. Voilà pourquoi il est logique de parler d'un homme de désir.

Ce petit parcours étymologique nous donne beaucoup à penser : il n'y aurait donc de désir qu'à partir d'une absence, d'un manque irréductible, ce qui implique une dé-sidération, une dé-fascination initiale. Le désir est second. Autrement dit, pour qu'il y ait désir — dans le sens sexuel mais aussi général —, il faut renoncer à rester sidéré et en même temps transformer une absence inaugurale en trait positif. Un positif qui implique toujours d'abord une négativité<sup>1</sup> \*.

Bien évidemment, s'ensuit aussitôt une question : le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, avec sa promotion inédite de jouissances de tous ordres, poursuit-il en ce sens ou, au contraire, change-t-il cette donne ? Ne nous inviterait-il pas plutôt à nous laisser sidérer, et donc à ne plus prendre en compte le manque ?

Et si c'était le cas, jusqu'où ce changement nous atteindrait-il ? Resterait-il en surface ou au contraire en arriverait-il à compromettre notre capacité de désirer ? Bien sûr, c'est le propre de l'humain, tant que dure sa vie, de n'être pas que désir : il se trouve plutôt toujours divisé entre jouissance<sup>2</sup> et désir. C'est cette division qui le constitue.

1. Par négativité, il faut entendre la différence que met en place la satisfaction propre à l'être parlant. Dans le règne animal, on ne parle pas, et l'introduction de la parole exige un détour, un déplacement, une dé-sidération précisément qui va inscrire un décalage. C'est ce dernier que nous appelons « négativité ».

\* Les concepts psychanalytiques ou expressions peu courantes utilisés régulièrement au cours de ces entretiens, comme ici le terme « négativité », sont explicités dans une note de bas de page lors de leur première apparition. Une liste de ceux-ci, avec un renvoi aux pages où ils sont sommairement définis, se trouve à la fin de l'ouvrage, p. 301.

2. Par « jouissance », il ne faut pas entendre ici « plaisir », car ces deux termes s'opposent plutôt : en psychanalyse, la jouissance désigne les forces intérieures qui exigent du sujet la satisfaction immédiate. Ainsi, boire un verre de vin de qualité est manifestement un plaisir, là où

Mais la question aujourd'hui se pose : ce qui faisait l'axe de cette division ne s'est-il pas déplacé, du fait que l'environnement sociétal d'aujourd'hui qui nous fournit des modalités nouvelles de jouissance, les préconise même, en vient ainsi à subvertir les conditions du désir, donc la condition qui est la nôtre ?

C'est en ce sens que je parlerais volontiers de crise du désir, au sens originel du terme « crise », soit de *phase décisive d'une maladie*, pour désigner cette confrontation inédite entre des *conditions* du désir transmises depuis des siècles et un environnement qui, pour la première fois dans l'histoire, est capable — en préconisant l'accomplissement de la jouissance — de les contourner, en tout cas de nous en donner l'illusion.

Nous serions alors face à un moment sans précédent — et cette hypothèse doit, bien sûr, être mise à l'épreuve —, celui d'une crise du désir, simplement parce que les conditions d'existence qui sont devenues les nôtres ne véhiculeraient plus spontanément la donne de la condition humaine qui, depuis des lustres, s'est transmise de génération en génération.

Entendons-nous bien d'emblée : il ne s'agit pas ici de prédire une quelconque issue fatale pour l'humanité, mais plutôt d'identifier le plus lucidement possible les ressorts de ladite crise pour nous donner les moyens de riposter. C'est d'ailleurs à ce titre que le terme de « crise » convient, car qui dit crise, dit moment de jugement et de

---

l'alcoolique est emporté par une jouissance mortifère dont il est devenu l'esclave. En ce sens, le plaisir — comme le désir — fait plutôt objection à la jouissance et à ses effets mortifères. Être un homme de désir implique précisément d'avoir pu prendre ses distances d'avec la jouissance, d'être, par rapport à elle, dé-sidéré. Mais cette distance suppose un travail psychique à poursuivre au jour le jour, tant que dure la vie ; c'est ce qui fait dire au psychanalyste que le sujet est toujours divisé entre le désir et la jouissance, comme entre Éros et Thanatos. Comme on le voit, pour un psychanalyste, il n'y a pas d'équivalence stricte entre jouissance et orgasme, ce qui explique la connotation plutôt négative du terme.

décision, et donc possibilité de rebondir. À la condition, bien évidemment, de ne pas participer au déni de cette crise et de se soumettre à l'inventaire rigoureux des possibles et de l'impossible qui les fonde.

*Il est vrai que la plupart de vos ouvrages partent d'un constat, d'une inquiétude : aujourd'hui, dans notre société, quelque chose ne fonctionne pas. Nous sommes, dites-vous, dans un monde déboussolé, où les points de repère se sont dissous. Jusqu'à quel point ?*

Je dirais que, en une trentaine d'années, nous avons comme changé d'époque. La génération qui est la mienne est sans doute la première dans l'histoire à avoir vu se réaliser en aussi peu de temps des bouleversements aussi importants. Michel Serres<sup>1</sup>, dans son ouvrage *Hominescence*, en dresse une sorte d'inventaire : depuis la dissociation entre la jouissance sexuelle et la reproduction jusqu'aux pratiques aujourd'hui de plus en plus sophistiquées de procréation médicalement assistée permettant de réaliser une fécondation quasi indépendamment des géniteurs ; de la télévision dans tous les foyers, voire dans toutes les chambres, aux trains à grande vitesse ; de la téléphonie mobile aux progrès technologiques dans tous les domaines en passant par le monde d'Internet ; de la chute de la mortalité infantile avec ses conséquences sur le recul de la mort<sup>2</sup> aux avancées thérapeutiques entraînant l'augmentation considérable — dans la plupart des pays tout au moins — de l'espérance de vie ; des modifications écologiques aux migrations de populations ; de la libération des femmes aux adoptions entraînant un métissage de plus en plus fréquent. Et la liste est loin d'être exhaustive : il faudrait ajouter l'émergence des

1. M. Serres, *Hominescence*, éditions Le Pommier, 2001.

2. Pour reprendre le titre de l'ouvrage de P. Yonnet, *Le Recul de la mort*, Gallimard, 2006.

*Composition : Dominique Guillaumin*  
*Achevé d'imprimer*  
*par CPI Firmin-Didot*  
*à Mesnil-sur-l'Estrée, septembre 2010*  
*Dépôt légal : septembre 2010*  
*Numéro d'imprimeur :*  
ISBN : 978-2-20710955-7

**177538**



# La condition humaine n'est pas sans conditions Jean-Pierre Lebrun

Cette édition électronique du livre  
*La condition humaine n'est pas sans conditions*  
de *Jean-Pierre Lebrun*  
a été réalisée le 16 novembre 2010 par les Éditions Denoël.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
imprimé par CPI Firmin Didot  
(ISBN : 9782207109557)  
Code Sodis : N44998 - ISBN : 9782207109571  
Numéro d'édition : 177538